

## AFRIQUE

# Rwanda : des Tutsis en sursis

Réfugiées dans un évêché, vingt mille personnes survivent dans la terreur d'une mort annoncée

KABGAYI

de notre envoyée spéciale

Ils sont vingt mille Tutsis, en sursis, qui vivent dans la terreur à l'évêché de Kabgayi, à 150 kilomètres de Kigali, en plein cœur de ce qui est devenu le pays hutu. Chacune de leurs heures annonce peut-être la dernière, et ils ne savent pas s'ils doivent souhaiter l'arrivée des rebelles du Front patriotique rwandais (FPR), qui poursuivent leur offensive de contournement de Kigali par l'est du pays, ou s'ils doivent la craindre comme une condamnation à mort.

La plupart sont déjà des miraculés qui ont échappé aux massacres de début avril à Kigali. L'un s'est caché chez un voisin, réfugié burundais. Une autre a été laissée en vie par les hommes qui ont tué son mari. Les rescapés sont généralement pudiques sur ces événements. Leur fuite ne les a pas conduits plus loin que l'évêché, et c'est là que le temps semble commencer, le temps de la survie, et chaque seconde est comptée. Selon un résident étranger, la protection accordée par l'évêque a entraîné «une certaine retenue» dans la chasse aux Tutsis. Il n'y a pas eu par exemple «plus de cinq ou six disparitions par jour la semaine dernière».

Avant le 6 avril, l'évêché de Kabgayi devait être un havre de tranquillité. Plusieurs ordres religieux y sont logés, parmi les pins et les bananiers, dans des bâtiments de briques aux toits de tuiles d'un rose provençal. L'endroit est devenu un lieu de terreur, de méfiance et de délation. Les prêtres ne sont pas épargnés. Qui accepte de poster une lettre à l'étranger pour le compte d'un frère est prié de ne pas ébruiter le service rendu auprès d'un autre religieux qui «ouvre le courrier». Il est mal vu et pour certains dan-

gereux d'être aperçu avec des étrangers. Les réfugiés se taisent dès qu'apparaissent les soldats censés assurer leur sécurité.

L'évêché abrite actuellement trente mille personnes déplacées – dont les trois quarts sont des Tutsis – sur un périmètre de quelques kilomètres carrés. Les rations alimentaires sont insuffisantes, y compris aux yeux des aides-soignants de l'hôpital installé mardi par le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) dans une école d'infirmières. Dans la cour de cet hôpital, une tombe a été fraîchement creusée, celle de la directrice, tuée le 14 mai pour des raisons qui n'ont pas été élucidées. Quelle que soit la porte à laquelle on frappe, elle s'ouvre sur des réfugiés. Plusieurs centaines de Hutus dorment, assis, dans la salle de catéchisme. L'école primaire ressemble à un hall de gare et les Tutsis regardent le monde extérieur par les fenêtres ouvertes. Ils ne sortent pas des locaux. «Sauf pour partir vers la vie éternelle», comme dit une sœur.

## Six cents orphelins

Le couvent des filles de la Vierge abrite six cents orphelins. Il arrive chaque jour de nouveaux enfants, seuls ou accompagnés par des déplacés qui les ont pris en pitié sur le chemin. Le plus jeune n'a pas un an, des voisins l'ont sauvé de Kigali. Beaucoup ignorent leur identité. Une fillette de neuf ans est arrivée avec un bébé sur le dos. Leur mère a été tuée par des hommes armés. Ils lui ont dit de «partir vite». Il y a aussi un groupe d'enfants atteints par le sida, venus de Kigali avec trois éducatrices.

Jusqu'à mardi, le grand sémi-

naire abritait des ecclésiastiques réfugiés. Ce jour-là, des hommes munis d'une liste, selon un témoin, sont venus arrêter quinze religieux dont un professeur de philosophie, ainsi qu'une sœur; ils étaient accusés d'avoir eu des relations avec le FPR. Depuis, le groupe n'a pas reparu. L'évêque de Kabgayi, Mgr Thaddée Nsenyumva, a seulement pu apprendre par le préfet de Gitarama qu'il était préférable que les «accusés» soient interrogés par les autorités, plutôt que par la foule, qui voulait s'en charger. Selon une de ses collègues, la religieuse arrêtée s'était rendue à l'étranger l'an dernier pour des raisons de santé, ce qui constituerait un motif suffisant de soupçon. «Parmi les gens qui disparaissent, il y a ceux qui sont choisis sur des listes; les victimes de règlements de comptes, et les victimes de militaires qui viennent pour tuer», résume-t-elle.

L'évêché possède aussi un camp à ciel ouvert où des êtres dont la maigreur est de plus en plus marquée sont entassés derrière des barbelés. C'est le terrain de sport d'un centre de formation. Selon l'évêché, quatorze mille personnes se trouvent là. L'endroit est à peine plus grand qu'un terrain de football, le chiffre paraît extravagant, mais il est vrai que pas un centimètre carré ne reste inoccupé. C'est une concentration indescriptible, sur un sol perpétuellement humide, et des familles sont installées jusque dans une sorte de cage, qui devait servir de poulailler. Avec ses barbelés, le camp réveille des images sinistres, à ceci près que les prisonniers sont des reclus volontaires, parce que terrorisés. «On est enchaînés.» Leur chef possède la clé du cadenas de l'entrée. Le long du grillage, de bons commerçants

hutus viennent voir chaque matin s'il ne reste pas à leurs amis tutsis un peu d'argent à consacrer à un régime de bananes ou à un citron.

La nuit, les marmites communautaires continuent de fumer, car tout le monde ne peut pas être servi pendant la journée. Les réfugiés ont peine à trouver le sommeil. Serrés à se toucher dans leur couverture grise, ils parlent et, surtout, ils toussent. Une toux insupportable, chronique, obsédante. La saison des pluies ne les a pas épargnés. On évoque la tuberculose, mais les tests n'ont pas été faits.

## Tueurs à l'œuvre

Les quelques réfugiés qui s'expriment en français parlent de «génocide». «On a un visage», dit l'un d'eux. La coutume veut que les Rwandais se voient attribuer l'ethnie de leur père, mais un visage peut avoir plus de signification que la mention figurant sur la carte d'identité. «Ils cherchent à exterminer les hommes, les gens éduqués, ceux qui sont forts», reprend l'homme au visage, en demandant ce que la communauté internationale compte faire pour «assurer la protection du camp».

Ce jeudi, la rumeur a couru dans le camp : «Ils vont venir cette nuit.» Les réfugiés n'ont plus de radio depuis longtemps, mais ils n'ignorent pas que les rebelles se rapprochent de la route qui descend de Kigali vers le sud, la route de l'exode des Hutus, où se sont massées, dans les deux derniers jours, de nouvelles troupes de l'armée. Ils s'attendent à être «massacrés d'un moment à l'autre».

Vers 9 heures du soir, après le

couvre-feu, les femmes se sont mises à chanter, avec des voix presque enfantines, comme surprises de leur propre audace. La réponse n'a pas tardé. Il y a eu soudain plusieurs détonations, des claquements secs de coups de fusil. Des cris d'effroi, puis un grand silence de mort, où même les quintes de toux sont restées suspendues. Le travail n'était pas fini. Il a repris un peu plus loin, puis une troisième fois. En tout, onze détonations. Le silence a duré longtemps dans le camp. Personne n'a bougé.

A cinquante mètres de la délégation de la Croix-Rouge internationale, des tueurs sont venus tirer sur des réfugiés, comme

assurés de leur impunité. Ce n'est qu'à 8 h 30 vendredi matin que les victimes de la nuit ont été ramassées. Deux morts, une femme et un enfant. Trois blessés par balles. Et des témoins ont affirmé que l'un des agresseurs portait un uniforme. Pendant que les délégués du CICR emmenaient les blessés à l'hôpital, il s'est encore trouvé deux militaires dans le camp occupés à frapper, au vu et au su de tous. Deux nouvelles victimes ont dû être hospitalisées, et le long des barbelés les réfugiés qui n'osaient pas parler lançaient aux étrangers des regards suppliants qu'il était difficile d'affronter.

CORINE LESNES

## L'ONU a commencé à évacuer des civils de Kigali

Les milices hutues, responsables des pires massacres au Rwanda, ont abandonné plusieurs de leurs positions devant la progression de la rébellion tutsie, à Kigali, où les forces de l'ONU ont pu commencer, vendredi 27 mai, l'évacuation de centaines de civils terrés dans des abris précaires depuis sept semaines.

Certains miliciens hutus ont fui la capitale, par peur de la vengeance des rebelles, comme des dizaines de milliers d'autres Hutus qui errent sur les routes du centre et du sud du pays. D'autres semblent s'être repliés dans différents quartiers de la ville, pour se préparer à livrer une guérilla urbaine, lorsque les rebelles se seront rendus maîtres de la ville.

Les forces de la Mission des

Nations unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR) ont profité des pauses dans les combats pour évacuer vers des campements à la périphérie de la ville 240 Hutus et 240 Tutsis, qui avaient cherché refuge dans le stade Amahoro et l'hôtel des Mille Collines. Soldats et miliciens hutus se préparent à affronter les rebelles du Front patriotique rwandais (FPR) sur la route du Sud qui, encombrée d'habitants en fuite, pourrait devenir prochainement le front des combats. Le FPR a déjà conquis une partie du nord et de l'est du pays. Il progresse vers le centre et se trouverait à moins de 10 kilomètres de la route reliant Gitarama, à 50 kilomètres à l'ouest de Kigali, à la frontière burundaise. — (AFP)